BULLETIN CRITIQUE

Sont publiés à cette place les comptes-rendus des ouvrages adressés au directeur de la *Revue* : M. J. Marouzeau, 4, rue Schœlcher, Paris, XIV[e].

Les publications qui paraîtraient prêter moins à un compte-rendu critique qu'à un simple résumé seront analysées ou mentionnées dans l'*Année philologique*, publiée à la librairie des Belles Lettres.

Linguistique et philologie.

M. Lejeune, *Le langage et l'écriture* (*L'évolution humaine*, t. III, Paris, Quillet, 1934, p. 291-340).

Encore une initiation à l'étude générale du langage. Elle ne fait pas double emploi avec celles de M. Grégoire et de moi-même. L'esprit et la méthode en sont tout autres. D'abord l'ouvrage émane d'un moins-de-trente ans, et c'est à bien des égards un avantage : M. Lejeune, jeune linguiste, a puisé sa science aux sources les plus récentes, et se trouve ainsi autant qu'il est possible « à la page ». Ce n'est pas son seul mérite. Esprit éveillé et critique, il a repensé l'enseignement reçu de ses maîtres, et il sait le présenter d'une manière personnelle, avec des formules nouvelles et parlantes. Parlante est aussi la présentation, car cet ouvrage qui, pour entrer dans la Collection, a dû prendre un format compact et rébarbatif, est illustré de photos, graphiques, tableaux, cartes, facsimilés, choisis avec le sens du pittoresque et de l'approprié.

L'ouvrage n'est pas seulement descriptif et historique ; il contient aussi une doctrine : le langage y est présenté sous ses rapports non seulement avec la réalité et l'histoire, mais avec l'esprit humain et ses lois. Aucune idée générale importante qui ne soit touchée, expliquée, et parfois discutée. Qui aura lu ce livre saura non pas seulement ce que la linguistique a acquis, mais aussi quelles sont pour elle les questions qui se posent.

Dirai-je que tout y est au point et assuré? Je n'accorderais pas sans discussion que « l'étude stylistique du langage porte sur le contenu affectif de l'expression parlée » ; ce serait accepter comme définitive la théorie, du reste si originale, de M. Ch. Bally ; mais M. Lejeune a soin d'ajouter que « dans ce domaine presque tout reste à faire » (p. 315). De même, les linguistes n'accepteront pas sans plus les définitions de la

phonétique et de la phonologie, qui du reste ne vont pas sans contradictions (cf. p. 314 et 316) ; mais M. Lejeune écrivait son livre avant qu'ait paru ma *Terminologie*, où apparaissent les inconséquences qui subsistent à ce sujet dans les doctrines des phonéticiens.

Dans l'histoire de l'écriture, le graphique de la page 330 ne tient pas compte du rôle qu'a pu jouer l'étrusque dans la transmission aux Latins de l'alphabet grec ; mais la démonstration de M. Grenier sur ce point est encore récente.

Du reste ce n'est pas la faute de M. Lejeune si son ouvrage, achevé en 1931, n'a pu voir le jour qu'en 1934, et se trouve être ainsi moins jeune qu'il ne paraît. La linguistique est une science neuve, dont les progrès sont encore rapides, et je sais que M. Lejeune, si son travail était à refaire, le ferait encore mieux — ce qui n'est pas peu dire.

J. Marouzeau.

A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 7e édition : Paris, Hachette, 1934, xiv & 514 pages.

A peine ai-je signalé la récente revision de l'*Esquisse de la langue latine* de M. Meillet que voici également de son *Introduction* une nouvelle revision, la septième. Sans l'aide que lui a apportée M. Lejeune, dit-il dans son Avant-Propos, il n'aurait pu la mettre au point ; mais il n'en faut pas moins admirer l'énergie et l'entrain avec lequel l'auteur, en dépit de la trahison de ses yeux, assure à ses ouvrages la vie et la jeunesse.

Le chapitre I, De la méthode, présente quelques vues nouvelles ou plus nettement formulées, en particulier sur les conditions de l'emprunt et du développement historique des langues.

Dans les chapitres historiques, le hittite et le tokharien ont pris leur place et élargissent le cadre de l'indo-européen, encore que l'état de déchiffrement des textes et des connaissances grammaticales, surtout en ce qui concerne le hittite, ne permette pas encore d'en tirer tout ce qu'on peut en attendre.

Les quelque cinquante pages qu'a gagnées l'ouvrage nous apportent les vues nouvelles que M. Meillet a exposées ces dernières années dans divers articles et aux séances de la Société de linguistique. En ce qui concerne le latin, on notera la répercussion que doit avoir sur l'interprétation des féminins la forme nouvelle donnée à la théorie des p. 256 et 286 : addition relative aux noms d'action qui désignent des forces de caractère femelle : *mens*, *uox*, suppression de l'explication ancienne du masc.-fém. *ferens* ; on relèvera p. 231 l'explication nouvelle du parfait *noui* par une caractéristique *-u-* de 1re-3e pers. sing. (cf., dans cette *Revue*, t. IV, p. 115 et 212, l'article de M. Burger) ; p. 277, dans l'explication des formes nominales à redoublement, la suppression de la notion d'ex-

pressivité, qui fait place à la considération d'un vocabulaire populaire ou technique (il y a là l'amorce de recherches qui devraient être faites en liaison avec la théorie de la gémination rappelée p. 132). Enfin, on trouvera çà et là des indications qui se rattachent à la théorie nouvellement formulée des langues « périphériques » du domaine indo-européen et du caractère d'archaïsme que cette théorie confère au latin (p. 230, à propos de la désinence du parfait *fecere* ; p. 235, à propos de la caractéristique *-r* du médio-passif).

La plupart des modifications apportées ne se traduisent que par de menues additions ou de légers changements de rédaction ; l'auteur enregistre presque sans qu'on s'en aperçoive des découvertes, des enrichissements, le progrès de sa propre pensée et l'évolution de sa doctrine. C'est une réelle et complète mise au point que nous apporte, en dépit des scrupules de l'Avant-Propos, cette septième édition.

J. Marouzeau.

V. Pisani, *Studi sulla preistoria delle lingue indoeuropee* (*Reale Accademia dei Lincei*, sér. VI, vol. IV, fasc. VI) : Roma, Bardi, 1933, 110 pages in-4°.

Parmi les jeunes linguistes italiens, M. V. Pisani tient assurément une des toutes premières places, et le jugement que porte sur lui un de ses aînés : « ingegno veramente superiore per intelligenza e dottrina », répond tout à fait à la réalité. Outre sa *Grammatica dell' antico indiano* (Roma, 1930), il a déjà publié un grand nombre d'articles, mais aucun n'a l'étendue ni l'importance du présent mémoire. Comme M. Meillet quand il méditait son *Introduction*, comme d'autres encore, il s'est en somme efforcé de « repenser » toute la linguistique indo-européenne. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner s'il y a réussi ; nous nous bornerons à discuter de son travail les points qui intéressent particulièrement les études latines.

M. V. Pisani est un partisan déterminé de la « Wellentheorie » de Joh. Schmidt. Ceci l'amène à concevoir tout autrement qu'on ne fait à l'ordinaire les rapports préhistoriques (nous dirions plutôt protohistoriques, réservant le mot « preistoria » pour désigner les rapports de l'indo-européen avec d'autres familles de langues) du latin avec les autres langues indo-européennes.

C'est dans le chap. vi (*Les langues de la péninsule italique et le celtique*) qu'il est surtout question de latin, mais cette langue est aussi particulièrement en cause dans le chap. vii (*L'imparfait latin et ses correspondants en germanique, slave et lituanien*), ainsi que dans la conclusion (*Epilogo*, p. 102 et suiv.), v. en particulier la p. 103 (et *passim*).

Voici la façon dont M. V. Pisani entend la protohistoire des idiomes

italiques et donc du latin. Au lieu d'admettre avec M. A. Meillet (v. *Esquisse*, 2e éd., 1931) que, postérieurement à la communauté linguistique indo-européenne, il y a eu d'abord un italo-celtique commun, puis un italique commun, d'où le latino-sicule d'une part et l'osco-ombrien de l'autre, M. V. Pisani pense que le latino-sicule avait anciennement des rapports étroits avec le celtique et que l'osco-ombrien en entretenait au contraire avec le gréco-macédonien. Il sépare en un mot l'osco-ombrien du latino-sicule, jetant à bas l'édifice construit par un autre linguiste italien, Gr.-I. Ascoli, il y a quelque soixante ans.

Mais, quelle que soit la science et l'ingéniosité de M. V. Pisani, on ne saurait lui donner raison non plus qu'à A. Walde (*Über älteste sprachliche Beziehungen zwischen Kelten und Italikern*, 1917). Il fait grand cas dans son argumentation de la labialisation des labio-vélaires. On sait qu'elle ne s'est réalisée que dans une partie du celtique, tandis qu'elle atteint tout l'osco-ombrien et qu'elle n'est complète que sur une aire dialectale du grec (éolien).

Il me semble qu'ici M. V. Pisani n'a pas envisagé les possibilités de phonétique générale : les labio-vélaires, phénomènes spéciaux, tendent, suivant les langues, ou à exagérer leur caractère labial ou à le perdre complètement. S'il n'avait pas *voulu* oublier que la labialisation s'est reproduite en roumain (lat. *aqua*>*apă*, lat. *lingua*>*limbă*, etc., car il n'aurait pas sérieusement pu soutenir que nous avons ici une dernière manifestation de l' « onde » partie du grec ancien), il n'aurait pas pu conclure que cette « onde » s'est propagée depuis le grec jusqu'au brittonique. Il n'a pas non plus, semble-t-il, envisagé le « développement parallèle des dialectes à partir d'un état de choses sensiblement un », principe très important mis en lumière par M. A. Meillet (1903) et dont nous avons dans la transformation des labio-vélaires en labiales un si bel exemple. Même, en effet, si g^w est déjà *b* en gaélique, comme en brittonique (ce qui est sûr), on peut penser qu'il y a là un développement parallèle et non un changement celtique commun. Pour l'italique commun, la situation est encore plus nette, le g^w lui-même étant toujours, mais suivant les cas, représenté en latin par *u*, *gu* ou *g* (*niuem*, *ninguit*, *grātus*, etc.) et par *b* partout en osco-ombrien. On pourrait cependant accorder à M. V. Pisani que les Latino-Sicules ont pénétré en Italie par le Nord-Ouest, tandis que les Osco-Ombriens y seraient entrés par le Nord-Est. Il suffirait pour cela d'admettre que les uns et les autres ont connu un temps de vie linguistique commune quelque part au Nord des Alpes et qu'ils se sont séparés avant leur immigration, ce qui serait peu étonnant, puisqu'il y a beau temps que l'on pense que l' « italique commun » s'est parlé en dehors de l'Italie propre. La seule difficulté phonétique qui paraît s'opposer à l'admission d'une période italo-celtique, c'est l'existence de spirantes sourdes en italique en face des sonores simples

du celtique. Mais il n'y a là qu'une question de chronologie. En italo-celtique les sonores aspirées étaient encore ce qu'elles étaient en indo-européen (sonores suivies d'un souffle sonore). En celtique commun, le souffle se perd et il y a fusion avec les sonores simples ; en italique, au contraire, comme en grec (sans doute effet d'un substrat commun), le souffle s'assourdit en même temps que l'occlusive : v. Ernout, *Dialecte de Préneste*, et cf. *Revue Ét. anc.*, XIX (1917), p. 255-260, et XX (1918), p. 133-134. Ceci pour la phonétique.

Quant à la morphologie, c'est sans doute à bon droit que M. V. Pisani critique l'explication du génitif celtique en *-ī* et du génitif latin en *-ī* par le sanskrit (*svī-karoti*, etc...), mais la coïncidence entre les deux langues n'est pas moins remarquable. Il est vrai qu'ici l'osco-ombrien diverge, présentant une autre innovation (ou une autre conservation).

Mais pour les imparfaits en *-bam* et les futurs en *-bo*, malgré *eram*, *ero*, je maintiendrais l'ancienne explication par des éléments **-bhwā-*, **bhw-o-*, ajoutés à des sortes d'infinitifs. Il me semble qu'il faut partir des verbes monosyllabiques : *stāre*, *īre*, *dăre* (*es-se* « être » faisant bande à part). Si, comme il paraît évident, l'*u* de l'o. *fufans* est bref, cette forme est exactement semblable au lat. *dăbant* (degré zéro de la racine dans les deux cas). Si par hasard l'*u* de *fufans* est long au contraire, on n'a qu'à se rappeler le skr. *bhū-*, etc., et le fait qu'il s'agit d'une racine dissyllabique. On peut donc continuer à interpréter o. *fu-fa-ns* comme lat. *dă-ba-nt* (ou *stā-ba-nt*) et reconnaître dans *fu-*, non pas un redoublement à voyelle *u*, mais une forme de racine tout à fait parallèle à *dă-* dans *dă-bant*.

Et, puisque MM. Petersen et Leumann estiment (v. p. 88, n. 1) que l'o. *fufans* est le modèle sur lequel a été fait l'imparfait latin, il me paraît que l'accord du latino-sicule et de l'osco-ombrien dans cette innovation morphologique subsiste avec toute sa signification.

Toutes ces vues paraîtront sans doute trop conservatrices à l'auteur. Mais je ne crois pas errer en pensant que nous devons garder sur ces questions les idées qui ont eu cours depuis la rénovation de la linguistique aux environs de 1880. Un passage du mémoire de M. V. Pisani semble indiquer que, lui aussi, il tient à se distinguer des « néo-grammairiens ». Je l'ai déjà dit à l'adresse de M. Bartoli. Notre science a beaucoup plus à gagner dans la continuité de la tradition que dans la remise en question de tout et à tout propos. Ceci dit, je m'incline à nouveau devant les dons intellectuels et l'étonnante érudition de M. V. Pisani ; il est regrettable seulement qu'il paraisse ne pas connaître les travaux de MM. Meillet, Vendryes, J. Bloch, Ernout, Marouzeau, Benveniste, Renou, etc..., aussi bien qu'il connaît ceux publiés en Allemagne et en Italie. Mais il est si jeune qu'il peut facilement combler cette lacune.

A. Cuny.

Alfonsina BRAUN, *Stratificazione dei linguaggi indoeuropei nell' Italia antica* (*Atti del Reale Istituto Veneto*, t. 93, 2e partie) : Venise, Ferrari, 1934, 70 pages.

Ce mémoire, présenté à l'Institut Vénète par le professeur de Padoue, M. Devoto, reflète les idées qui lui sont personnelles et qu'a adoptées M. V. Pisani. L'essentiel de cette thèse est ceci : l'indo-européen (ou mieux l'italique) de Sicile, n'a rien à faire avec l'illyrien, mais est prochement apparenté aux parlers latins. A une époque très ancienne, une première vague italique s'est étendue depuis le Latium (au moins) jusqu'à la Sicile. Puis est venue la seconde vague italique qui a recouvert les parlers laissés par la première dans tout l'intervalle qui s'étend du Latium à la Sicile. Les particularités des parlers osques, quand elles les différencient des parlers ombriens, sont dues à la réaction du substrat latino-sicule sur l'osque nouvellement importé. Cette thèse n'a rien que de vraisemblable, bien qu'elle ne puisse pas être considérée comme prouvée.

A la fin de son mémoire, l'auteur traite de la syncope, de l'apophonie, de l'accent et de l'anaptyxe vocalique. Ce dernier phénomène est très répandu en pélignien, Mlle Braun ne le rappelle pas assez (*pristafalacirix*, *sacaracirix*, *Alafis*, etc...), et s'explique plutôt — elle finit par le concéder — par un substrat méditerranéen (cf. des faits analogues dans les parlers pyrénéens). On trouve, en revanche, des choses excellentes sur l'accent, p. 59-60. Comme M. Pedersen et M. Devoto, elle rend compte de l'apophonie latine par le « ton » indo-européen (accent purement musical), tandis que l'accent osco-ombrien aurait été intense, d'où l'absence de la syncope en latin. La transformation du ton latin en accent d'intensité dans les premiers siècles de notre ère serait due, au moins en partie, à l'extension du latin sur le domaine osco-ombrien. Il y avait donc forte opposition entre les deux accents : « che tale diversità fosse sentita anchè dagli antichi, possiamo vedere accennato nel discusso passo di Petronio, dovè si osserva che Virgilio, letto « *in modo barbaro* » (*clamorem adiectum...*) da un servo osco, perde la sua bellezza e nobiltà, e suona come un' atellana o un mimo » (d'après J. Marouzeau, *Revue des Études latines*, 1931, p. 41-44). Fait tout à fait curieux et convaincant.

A corriger, p. 31 : ἀνορέγνυμι (du reste seul le simple est attesté sous cette forme) ; p. 40, à propos de *h*<*gh*, lire *indiano*, au lieu de *iranico* ; p. 49, peut-être faudrait-il tenir compte, pour *fu*, de l'opinion de M. Nacinovich, qui voit dans le *Carmen arvale* un texte sabin plus ou moins latinisé ; p. 52, il semble impossible d'expliquer *Rutuli* comme Αἴτνη et λίτρα — *libra*. La racine **reudh*- ayant à côté d'elle une racine **reu*-,

Rutuli s'explique naturellement par un autre élargissement dental : **reut-*. Mémoire très intéressant et très suggestif.

A. Cuny.

A. Gagner, *Studien zur Bedeutung der Präposition « apud »*: Uppsala Universitets Arsskrift, 1931, xiii & 178 pages.

M. Gagner, connu par une étude approfondie sur *hercle* et les particules apparentées, s'attaque ici à la plus énigmatique des prépositions latines. Une revue des sens les plus fréquents de *apud* depuis les premiers textes l'amène à poser comme signification fondamentale : « dans le voisinage, à côté de » (avec les verbes d'état), « auprès de, vers » (avec les verbes qui marquent une direction).

Cette constatation conduit l'auteur à proposer une étymologie nouvelle sur laquelle phonéticiens et comparatistes auront à faire bien des réserves : notant un rapport entre *apud*, πάρα et *ad*, il propose de considérer comme la plus ancienne la forme *apur*, qu'il dérive de **ad-por*, en fondant son hypothèse sur une étude approfondie du préfixe *por-*.

M. Gagner étudie ensuite les différents sens de cette préposition :

1° Comme substitut de *in* avec un sens local. L'auteur explique comment *apud* est passé du sens de « auprès, à côté » au sens de *in* « dans ». Il invoque trois causes : d'abord, les changements de sens des mots avec lesquels *apud* était employé (*apud forum* s'expliquerait par le sens ancien de forum = palissade), puis l'emploi de mots à double sens (*Orcus* a été d'abord le dieu des Enfers, puis les Enfers eux-mêmes) ; enfin, le double sens de *apud* lui-même, qui signifie non seulement « auprès de, à côté de », mais encore « parmi, au nombre de ». L'auteur observe ensuite que Cicéron ne paraît pas avoir employé *apud* avec le sens de *in* + *abl.*, tandis que Tacite l'emploie souvent ainsi, et surtout dans la partie des *Annales* (I-VI) qui est la plus représentative de sa manière.

2° *Apud* se rencontre au lieu de l'instrumental sociatif avec *cum*. Ici M. Gagner invoque le fait que la préposition *cum*, partie d'un sens primitif sociatif local, a passé par degrés au sens instrumental. Les emplois de *apud* avec le sens sociatif de *cum* abondent en latin et se trouvent continués dans les langues romanes.

3° Que l'on trouve *apud* employé comme substitut d'un instrumental du moyen ou de la cause ne paraît pas surprenant désormais ; aussi M. Gagner passe-t-il assez vite sur ce sujet.

4° La substitution de *apud* à un instrumental de l'agent lui paraît plus importante ; après avoir donné quelques exemples, il institue une vaste enquête comparative au cours de laquelle il se livre à une discussion un peu longue sur certains passages de la *Vulgate*. Elle le conduit, tant par la nécessité d'expliquer les accidents phonétiques que par celle de res-

tituer l'évolution sémantique, à poser maints problèmes qu'il s'efforce de résoudre en des digressions nourries de faits ; elle l'amène à invoquer le rôle de la prosodie et de la métrique, de l'accent et de l'analogie, à faire jouer la comparaison... C'est tout un monde qu'il met en branle pour répondre à une question relativement menue — et peut-être oiseuse. Car, l'évolution ancienne expliquée par l'étymologie, il reste à rendre compte de l'évolution récente, qui n'est pas moins complexe, et à laquelle il faut bien que suffise l'explication sémantique. On pourra donc garder des doutes sur le point de départ et les préliminaires de cette étude, mais, ce dont on doit être reconnaissant à l'auteur, c'est de nous fournir un matériel d'exemples ordonnés, élaborés, finement commentés, qui donnent à sa monographie une valeur de premier ordre.

R. Laborderie.

H. Mörland, *Der lateinische Komparationskasus und dessen Ersatz* : Oslo, Fabritius, 1933, 26 pages.

Cette étude est inspirée par l'ouvrage si riche en suggestions de M. Löfstedt, *Syntactica*, où nous trouvons cette théorie (p. 235-258) : 1° que l'on ne peut pas résoudre la question du cas de comparaison et de ses substituts en se bornant à l'étude du latin ; 2° que l'ablatif de comparaison n'est pas un ablatif proprement dit (*kein Separativus*), mais un instrumental sociatif. M. Löfstedt n'avance, il est vrai, cette hypothèse qu'avec beaucoup de précautions (p. 237, note 1, *in fine*).

M. Mörland pense que la question peut se résoudre par le seul examen du latin, tout en reconnaissant que l'étude des autres langues, et principalement du grec, peut apporter une utile contribution à la recherche. De l'emploi limité de l'ablatif de comparaison en latin archaïque, M. Löfstedt voulait conclure que cet ablatif est à l'origine un sociatif instrumental et non un séparatif ; dans des expressions comme « melle dulcior », « nemo me miserior est », les ablatifs seraient des expressions marquant la ressemblance (*Aehnlichkeitsausdrücke*). M. Mörland fait observer que les expressions de ce type se rencontrent dans des langues où le cas de comparaison est sans aucun doute un ancien ablatif. Les partisans du sociatif instrumental tirent un autre argument de la construction de *aeque* avec l'ablatif (quatre exemples chez Plaute). Presque tous les linguistes s'accordent pour voir dans cet ablatif un sociatif. M. Mörland fait remarquer que, dans les cas semblables d'où une contamination aurait pu prendre naissance (type « qui me est miserior »), le pronom qui sert de deuxième terme de comparaison occupe toujours, ou presque, la deuxième place dans la proposition. Ce qui lui paraît la preuve que, dans ces sortes de propositions, *me* est le sujet psychologique bien plus que le complément du comparatif. Dans une proposition

comme « nemo me est miser aeque », *me* n'entretient, pour ainsi dire, aucun rapport avec *aeque* dans la pensée du sujet parlant. Cette place du pronom, que lui imposait dès l'i.-e. son caractère d'enclitique, l'a fait sentir comme déterminant de la proposition entière et non du comparatif. D'une phrase du type « nemo me miserior est », où *me* n'est plus senti comme complément du comparatif, l'ablatif aurait pu entrer dans une phrase du type « nemo me est aeque miser ».

A ceux qui n'auraient pu penser que l'ablatif de comparaison est un ancien sociatif instrumental, M. Mörland oppose quatre exemples d'ablatifs employés pour marquer une comparaison réelle (Ennius, Caton, Plaute, Sénèque).

M. Mörland, estimant que l'emploi de *quam* après comparatif est une innovation latine, ou tout au plus italique, en vient à se demander comment la périphrase avec *quam* a supplanté l'ablatif de comparaison. On invoque habituellement une contamination de « hic est tam doctus quam ille » et « hic est doctior illo ». M. Mörland voit plutôt comme point de départ la comparaison de deux actions et non de deux états (de deux verbes et non de deux adjectifs). De la comparaison entre deux verbes, entre deux phrases, *quam* serait passé à la comparaison entre deux substantifs à la faveur de l'évolution de la phrase copulative se séparant de plus en plus de la phrase nominale pour se rapprocher de la phrase verbale.

M. Löfstedt, remarquant que la poésie de l'époque d'Auguste emploie l'ablatif de comparaison beaucoup plus souvent que la prose classique, expliquait le fait par l'influence de la poésie grecque ; M. Mörland ne veut voir là qu'une conséquence du mouvement de réaction des poètes du siècle d'Auguste contre les poètes antérieurs qui, eux, utilisaient *quam*.

On peut trouver hardies certaines des explications de M. Mörland ; ainsi lorsque, de la place donnée à *me* dans la phrase « nemo me, etc. », il tire des conclusions sur le rôle syntaxique du pronom, ou lorsqu'il refuse (p. 8) de voir un sociatif dans l'ablatif employé avec *aeque* (quatre exemples peuvent paraître un argument assez faible en face de la tendance générale constatée par M. Löfstedt, p. 13). Et, la lecture achevée, on peut juger prudentes certaines réserves de l'auteur des *Syntactica*. Il n'en reste pas moins que le travail de M. Mörland est attachant et riche en indications précieuses. La façon dont il explique l'introduction de *quam* devant le deuxième terme de la comparaison (p. 14 et suiv.) a bien des chances d'être la bonne et, de même, on est tenté de l'approuver quand il se refuse à voir une imitation du grec dans la tendance toujours plus forte de la poésie de l'époque d'Auguste à employer l'ablatif dans les tournures comparatives. En tout cas, là où il ne tranche pas les ques-

tions, M. Mörland a le mérite de les poser avec précision et de les discuter avec originalité.

R. LABORDERIE.

Éditions de textes.

I. — Bibliotheca Teubneriana.

— *M. Tulli Ciceronis Scripta quae manserunt omnia ;* fasc. 4 : *Brutus* ; fasc. 5 : *Orator,* recogn. P. REIS : 1934 & 1932, 126 & 105 pages, 4,60 & 4 Mk.

M. P. Reis a une grande part dans la réalisation de la grande édition teubnérienne de Cicéron. Il a apporté à la présentation sommaire de ces deux traités de rhétorique la même conscience et la même compétence que nous lui avons reconnues pour ses éditions des discours. En l'absence de toute note, conformément au plan de la Collection, chacun de ces deux fascicules présente au moins un « Index nominum et rerum » et un recueil très complet de « Testimonia ». Mais le travail personnel de l'auteur consiste surtout dans la présentation critique du texte.

On sait que la critique du *Brutus*, pour lequel nous n'avons d'autre recours direct que la reconstitution, assez aisée mais insuffisante, du manuscrit de Lodi, doit tenir grand compte du travail des humanistes et philologues ; on ne s'étonnera donc pas de la place que prennent dans l'apparat critique les quelque cent sigles de commentateurs, dont un tableau est donné en tête de l'édition. M. Reis lui-même n'est pas absent de son propre apparat, car il ne s'est pas interdit la conjecture personnelle, en s'efforçant du reste de fonder ses propositions sur des rapprochements (ainsi pour 5, 19 : *rerum et magistratuum ;* 31, 121 : *sicut illum*) ; mais le plus souvent son rôle se borne à choisir, du reste avec un remarquable éclectisme, entre les arrangements proposés (cf. 6, 23 : *exercitatum intuenti*).

Pour l'*Orator*, on trouvera dans l'apparat le fruit des travaux que poursuit M. Reis depuis une trentaine d'années (cf. ses *Studia ad Oratorem pertinentia*, parues à Strasbourg dès 1907). Outre les trois manuscrits dérivés de l'archétype de Lodi et le représentant de l'autre famille, manuscrit d'Avranches, l'apparat mentionne les leçons d'une dizaine d'autres manuscrits, ceux dont on se débarrasse parfois en les bloquant sous la rubrique « mixti et emendati ».

L'apparat contient, outre les principales leçons des manuscrits, nombre de conjectures proposées par les commentateurs modernes. Est-il à ce point de vue suffisamment mis à jour? Comment se fait-il, par exemple, que dans le fameux paragraphe 217 ne soient mentionnée aucune des corrections jugées indispensables pour rendre cohérente la